

# Le piéton de Hollywood

## Du même auteur

### *Vice-versa*

Éditions de l'Olivier, 1996  
Points n° P551

### *Mon idée du plaisir*

Éditions de l'Olivier, 1997  
Points n° P676

### *Une histoire pour l'Europe*

Mille et une nuits, 1998  
(hors commerce)

### *Les Grands Singes*

Éditions de l'Olivier, 1998  
Points n° P778

### *La Théorie quantitative de la démence*

Éditions de l'Olivier, 2000  
Points n° P864

### *Ainsi vivent les morts*

Éditions de l'Olivier, 2001  
Points n° P1025

### *Dorian*

Éditions de l'Olivier, 2004  
Points n° P1341

### *Dr Mukti*

Éditions de l'Olivier, 2006  
Points n° P1954

### *No Smoking*

Éditions de l'Olivier, 2009  
Points n° P2518

### *Le Livre de Dave*

Éditions de l'Olivier, 2010  
Points n° P2673

WILL SELF

# Le piéton de Hollywood

Souvenirs d'avant la chute

*traduit de l'anglais  
par Francis Kerline*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage a paru  
chez Bloomsbury en 2010,  
sous le titre : *Walking to Hollywood*.

ISBN 978.2.82360.102.2

© Will Self, 2010.

© Éditions de l'Olivier  
pour l'édition en langue française, 2012.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Pour Marti*



Quoique les noms de certaines personnes réelles soient attribués à des personnages de ce texte, lesdits personnages apparaissent cependant dans des situations fictives qui sont manifestement un produit des délires du narrateur. Il ne s'agit pas ici de faire croire à une similitude au-delà du superficiel entre les personnages du livre et les individus réels portant ces noms, et toute autre ressemblance avec des personnes vivantes serait fortuite et totalement involontaire.





# Petit petit

La miniature est l'un des refuges de la grandeur.

Gaston Bachelard,  
*La Poétique de l'espace.*



## Sherman Oaks

À midi trois, le 8 octobre 2007, j'écoutais Sherman Oaks, debout au bord d'une mare artificielle sur une crête des South Downs dans le Sussex. Le disque d'eau anthracite, cerclé de terre pustuleuse et enchâssé dans un repli de tourbe rase, ne reflétait qu'une surface exigüe de cendre. Une oreille indiscreète tapie derrière notre duo eût pu croire que la grandiloquence de Sherman était inspirée par la finitude même de ce trou d'eau, que son laïus, adressé non seulement à moi mais aux grives qui voletaient au-dessus de nous, était une manière de se libérer de la claustrophobie engendrée par ce décor : un couvercle de nuages scellant hermétiquement le ciel, des haies de bocage et des bosquets fichés sur les versants décroissants des collines.

Je savais qu'il n'en était rien.

Sherman avait toujours été un grand discoureur. Je me souviens de lui à l'âge de sept ou huit ans, s'agitant à l'arrière de la voiture de ma mère quand c'était son tour de nous conduire à l'école, débitant un flot de vannes et faisant des observations mordantes sur les vicissitudes du monde. Anarchiste précoce, Sherman m'avait, à treize ans, communiqué son intention d'entrer entièrement à poil, à l'exception d'une kippa et d'un attaché-case, chez Grodzinski, la boulangerie juive de Golders Green. Apostrophé, il eût simplement dit ceci – avec un fort accent d'Europe centrale : « Vous savez comment aller chez Grods ? »

Est-il nécessaire de préciser que l'impact de cette farce eût été grandement rehaussé par la stature de son auteur ? À huit ans,

Sherman mesurait moins d'un mètre, à treize, il atteignait peut-être quatre-vingt-dix-neuf centimètres et, trente-cinq ans plus tard, il en avait gagné trois, au maximum.

En supposant que Sherman l'ait réellement fait – et je n'ai aucune raison de douter de lui –, son nanisme lui donnait carte blanche, car, dans le Londres Nord des années 1970, le ridicule embarrassant jadis associé à l'invalidité s'était mué en une tolérance qui déjà frôlait la reconnaissance *de facto* de notre faute collective : nous étions tous responsables de la taille réduite de Sherman Oaks. Certes, nos congénères ne partageaient pas unanimement cette idée ; on sait que les enfants sont toujours, par nature, méchants, brutaux... et petits. Sherman n'était peut-être pas ouvertement persécuté, mais il se sentait indubitablement exclu – à jamais voué au clapotage tandis que le flux de la vie s'écoulait autour de lui.

Dans ma prime adolescence, j'avais la même sensation. Je n'étais pas simplement boutonneux, j'étais oblitéré, estampillé par l'acné. Et puis, il y avait Dick Holmes, qui aurait pu porter un soutien-gorge bonnet D. Ensemble nous formions un trio mal assorti : le Petit, le Gros et le Boutonneux efflanqué. Je n'ignore pas que les marginaux sombrent souvent dans l'angoisse introspective mais, avec Sherman pour nous aiguillonner, ce risque était inexistant : il m'incitait à faire irruption dans la pharmacie où j'avais acheté l'inutile baume censé apaiser mon visage douloureux pour accuser le pharmacien, en prétendant que c'était son produit qui m'avait mis dans cet état. Il persuadait Dick Holmes d'enfiler une robe de sa mère pour nous acheter de l'alcool et nous menait dans le rayon « dictionnaires » de la librairie High Hill, où il s'asseyait nonchalamment sur une table pour lire la *Britannica* à haute voix. Quand on l'interpellait, il répondait qu'il était un surdoué de cinq ans.

Pourtant, comme le dit à peu près le lugubre narrateur de *La Jetée* : « Rien ne différencie ces souvenirs des souvenirs ordinaires ;

seules leurs cicatrices les rappellent plus tard à la mémoire. » Sherman ne cédait jamais d'un pouce, vu qu'il était haut comme trois. Son culot m'impressionnait, il était notre Vamana local : Vishnu réincarné en nabot espiègle. Quant à moi, j'avais déjà imparfaitement acquis une notion qui allait durcir en même temps que les squames de mon acné qui s'écaillait : quelles que soient les cicatrices émotionnelles que j'en garderais, ma vie resterait pantouflarde et mes instincts conformistes – seule une résistance telle que celle de Sherman contre son écrasante infirmité pouvait être considérée comme un acte de volonté.

Pour son seizième anniversaire, Sherman donna une fête dans la maison de ses parents, à Norrice Lea. L'énergique esprit d'entreprise de M. Oaks – il fabriquait des caisses enregistreuses dans un bâtiment de Hangar Lane ressemblant lui-même à une caisse enregistreuse – avait procuré à la famille cette villa Lutyens, avec des loggias en brique rouge et un patio-jardin. Des haies de troènes deux fois plus hautes que moi dissimulaient les fenêtres à meneaux, derrière lesquelles se trouvait une immense cuisine américaine – la première que j'aie jamais vue. Sous un éclairage au néon (là encore, le premier que je voyais) étincelaient des appareils ménagers qui étaient tous en double, car, bien que Sherman achetât au delicatessen du jambon qu'il bouillottait à même l'emballage, Mme Oaks était strictement kasher.

Enfant d'une famille décomposée, né du mauvais côté du Circulaire Nord, j'étais subjugué par l'opulence de la maison des Oaks. La fenêtre de notre cuisine avait plusieurs carreaux cassés, rapetassés avec du carton et du ruban adhésif – résultat de la pénultième dispute de mes parents. Nos appareils ménagers n'étaient pas blancs, mais jaunis par la tristesse et la négligence. Loin d'avoir deux exemplaires de tout, il nous en manquait souvent un ; le chien de la famille avait fait une dépression nerveuse et mon frère aîné – ayant pleinement éprouvé la puissance des bouts rimés

de Christopher Logue, « When all else fails, try Wales<sup>1</sup> » – avait décampé. Pour Swansea.

J'étais subjugué par la maison des Oaks, et captivé par les sœurs Oaks. Elles étaient trois, dans des tranches d'âge qui prenaient Sherman en sandwich, chacune plus ravissante et gracile que l'autre. La plus jeune, Tertia, était une pure beauté. Ma mère, que ses névroses et phobies transformaient en conducteur électrique pour la moindre étincelle de détresse dans le faubourg, élaborait des théories sur le couac héréditaire qui avait produit Sherman. Mais, s'il était tentant de raisonner en termes de lignée, ou d'écart, voire d'adoption, il avait, comme ses sœurs, les cheveux blond platine, les yeux bleus et perçants, les traits ciselés ; c'étaient plutôt les parents qui ne cadraient pas : leurs bobines pâteuses étaient pommelées de taches de vin et leurs popotins aussi larges que les sièges de la Mercedes dans laquelle ils parcouraient les 500 mètres qui les séparaient de la place du Marché pour aller acheter du schmaltz et du saumon fumé chez Greenspan. Sans déprécier le talent de négociateur de M. Oaks, l'idée qu'ils avaient eu leurs enfants dans un lot d'articles divers était ridicule.

Quoi qu'il en soit, en cette soirée d'été, les vieux Oaks avaient été congédiés, de sorte que les ados pourraient boire, danser et se peloter sans vergogne – tant sur les canapés en cuir années 1960 du living-room que dans la mansarde reconvertie en salle de jeux, équipée d'un billard, de bandits manchots et d'un juke-box années 1950 approvisionné en singles de rock revival des années 1970. Showaddywaddy à toutes les sauces. Contrairement à chez moi, où des toiles d'araignées maculaient les plafonds, ici les seules araignées venaient de Mars et restaient enfermées dans les casiers en hêtre poli d'une chaîne stéréo Bang & Olufsen, d'où elles nous incitaient à foncer en bande dans la ville et à

1. « Quand tout le reste rate, essaie le pays de Galles. » (*N.d.T.*)

foncer en bandant dans les sexes, bref, prêchaient haut et fort le dévergondage.

L'année précédente, l'onction religieuse de peroxyde d'hydrogène m'avait retiré mon masque de hideur. J'avais dégusté, mais personne – surtout pas moi – n'estimait qu'une grande beauté se cachait en dessous, ce qui rendait inexplicable l'attitude de Tertia, laquelle, après deux heures arrosées de Bacardi-Coca, m'entraîna à reculons dans le hall, puis dans l'atmosphère étrangement aseptisée du cabinet de travail paternel où, après avoir posé son postérieur gainé de jean sur le sous-main du bureau, agrippa mon entrejambe en m'exhortant : « Fais-le ! »

L'alcool aida sans doute, mais, rétrospectivement, considérant son curriculum vitæ – des ragots glanés dans des salles d'attente de dentistes –, je suis obligé de conclure que Tertia m'avait choisi comme terrain d'entraînement. Certes, à la différence de ses nombreuses conquêtes ultérieures, je n'avais pas de réputation à ternir, pas de famille à renier, pas de capital à dilapider. Et elle n'a sûrement pas cherché à m'humilier sexuellement – après tout, elle n'avait que quinze ans. Pourtant, humilié je fus : quelques centièmes de seconde y suffirent, avec quatre couches de vêtements comme prophylaxie.

J'ai dit que je n'avais pas de capital, or j'en avais un : Sherman. Je comprenais assez la dynamique familiale pour deviner que, en raison de son charme autant que de sa difformité, il était choyé par ses deux parents. Il était aussi leur unique fils et, de surcroît, osons le dire crûment, leurs filles s'épanouissaient déjà, alors que Sherman resterait toujours leur fils bien-aimé.

Ma semence gélifia rapidement dans mon slip et je m'écartai de Tertia, qui ricana avec une sournoiserie précoce. La voici alanguie, offrant son ventre nu aux diamants du soleil couchant, parmi les stylos scrupuleusement rangés de son père, son dictaphone, son agrafeuse, etc. Est-ce la cicatrice ravivée, plus que le souvenir en soi, qui me donne à penser aujourd'hui que, sur ce bureau, il

y eut un pathos et un érotisme dont la puissance m'échappera toujours – et que je ne revivrai jamais ?

Et puis il y avait Sherman. Tant de non-dits entre nous – à jamais informulables ! Je savais que ces soirées entre adolescents étaient un cauchemar pour lui ; plus nous nous laissions éperonner par nos hormones, plus il se sentait rejeté. Dans la matinée, il m'avait dit avec gravité : « Reste à côté de moi, ce soir, d'accord ? » Non seulement je l'avais abandonné, mais je m'étais fait draguer par sa petite sœur.

Je sortis précipitamment de la pièce, passai vite en revue les ados dans la cuisine et le living-room, filai dans la mansarde, scannai l'assistance, puis redescendis fissa d'un étage dans la chambre de Sherman, où le mobilier surbaissé et la décoration juvénile juraient avec le pistolet 22 à air comprimé et les deux centimètres cubes de shit que je savais cachés sous les planches du parquet. Je ne le vis nulle part – mais, lui, nous avait-il vus ?

Je finis par le repérer dans la partie la plus abritée du jardin, debout au bord d'un bassin parfaitement rond, frangé de marguerites et de primevères. Il tournait le dos à la maison et, avant d'entendre les mots de sa rancœur, je remarquai la contraction de ses épaules compactes ; elles enserraient tous les malheurs concevables – pour aujourd'hui, pour la vie. Inlassablement, il scandait : « Des salopes, des salopes, des salopes, des salopes... » – bizarre accompagnement des jappements complaisants de Brian Ferry, « What's her name, Virginia Plain », qui parvenaient des portes-fenêtres ouvertes.

Le pire était à venir : d'abord le beau visage de Sherman enlaidi par les larmes, puis son poing fermé qui se levait et s'abattait comme un pilon dans le mortier de sa paume, encore et encore – « Des salopes, des salopes, des salopes, des salopes... » –, tandis que, dans cette paume, déjà meurtrie, luisaient les entrailles et le pelage grisâtre chiffonné, ensanglanté, de Max Headroom, la souris adorée de Tertia.



Je le laissai vider son sac. Je le laissai me frapper à l'estomac de son poing sanguinolent. Je pris le cadavre de la souris et le jetai sur le tas de compost. J'emmenai Sherman, lui fis franchir la porte coulissante et lavai ses mains d'Othello dans le lavabo miniature de la petite salle de bains contiguë à la vaste cuisine. Puis je sortis le hasch. Nous nous assîmes près du bassin, je collai ensemble trois feuilles de papier Rizla+, évidai une Benson & Hedges et roulai un joint. Nous nous le passâmes et inhalâmes tour à tour la fumée âcre. Alors Sherman me dit maintes choses indicibles – sur ce qu'il vivait et craignait d'avoir à vivre.

Inévitablement, après cette soirée, nous nous sommes détachés l'un de l'autre, au point de nous perdre de vue. Je n'ai plus grandi, je me suis seulement laissé recuire par une vie qui sembla à la fois riche en événements significatifs – addictions, liaisons, mariages, enfants, la micromosaïque de la composition littéraire – et, ainsi que je m'en rendis compte en entrant dans les stalles poussiéreuses de l'âge moyen, exempt de grands drames : je ne connus ni guerre ni pogrom ; l'ange de la mort m'attendait à Edgware ou Bushey, dans un hospice, en cardigan.

De Sherman je n'eus que des nouvelles éparées au fil des ans – il avait suivi des cours d'initiation à l'art quelque part dans le Nord, puis laissé tomber. On le disait à Berlin, squattant dans le quartier de Kreuzberg – et faisant incidemment le désespoir de ses parents. Puis il rentra en Angleterre et acheva ses études à Goldsmiths. Rien de particulier, en somme : ce n'était qu'un contemporain parmi tant d'autres que je ne côtoyais plus, dont je connaissais le cursus dans ses grandes lignes mais pour qui je n'avais ni intérêt ni affection.

Et puis, à la fin des années 1980, commença l'inexorable ascension de Sherman Oaks, l'artiste.

Dès le début, le phénomène Oaks attira l'attention du public. Ses contemporains étaient certes plus tape-à-l'œil et plus prétentieux,



mais ils restaient cantonnés dans le conceptuel, ne mettaient pas la main à la pâte, tandis que Sherman osait sans complexe réaliser lui-même ses œuvres, c'était un *macher*, qui taillait la pierre et le bois, façonnait, pétrissait, tournait la glaise, fondait et moulait le fer, le bronze, l'acier. Il créait des objets pérennes posés sur le sol – non d'inconsistantes abstractions faites de sang, de viande et de papier froissé dont la durée de vie dépendait du thermostat des galeries. Qu'un petit-bourgeois juif comme lui pût travailler à la manière des rudes forgerons de la vieille Angleterre et des flegmatiques maçons du West Country rendait son entreprise d'autant plus authentique. En outre, le fait que Sherman fût d'une taille réduite ajoutait à la puissance émotive de ses œuvres monumentales, lesquelles, déjà deux ou trois fois plus grandes que nature à l'origine, gagnèrent encore du volume à mesure que ses crédits augmentaient. Et, bien sûr, chacune de ses pièces s'inspirait de son propre corps.

Pour les masses, avec leurs fractales de je-sais-ce-que-j'aime incessamment mais non invariablement démultipliées au cours des années 1990 puis des années 0, c'était assez parlant – mais Sherman affecta une modestie qui, sans être nécessairement fausse, sonnait faux à mes oreilles. Les fadaïses dialectiques des théoriciens, ou la « verticalité » du nouveau *Kulturkampf*, n'étaient pas pour lui. Au contraire, dans les interviews, il caquetait avec une candeur désarmante : « Je suis un très petit homme qui fait des choses très grandes. » Si l'on insistait, il ajoutait : « Croyez-moi, mon art est absolument sans contenu, tout est dans ce que vous voyez. »

Je suivis sa carrière, d'abord à travers des entrefilets dans des journaux et des revues, puis des articles plus longs, puis des émissions de radio et de télévision. Des invitations à des vernissages arrivaient concomitamment – d'abord des expositions collectives, puis individuelles et finalement des rétrospectives. L'évolution de son « art sans contenu » m'amusait presque. Plus remarquable était son aptitude, infaillible, à produire des images de lui-même – y compris sous l'aspect d'un ouvrage de vannerie en étré sillons d'acier de 19 mètres de haut. Pourtant, après avoir pris connaissance des cartons, en suivant le lettrage raffiné du bout de mon gros doigt, je les balançais tels des Frisbee mal foutus sur la pile de paperasses qui encombraït un coin de mon scriptorium – une pile que j'emballais chaque semaine pour la déposer devant la maison afin qu'elle fût emportée, pilonnée et recyclée sous forme d'autres cartons d'invitation à d'autres vernissages.

Je supposais que nous nous reverrions un jour – nous fréquentions des cercles intersectés comme les anneaux d'une olympiade mondaine –, mais je n'étais pas pressé. Je le soupçonnais, depuis l'énorme succès de son *Béhémoth*, une statue haute de 39 mètres enjambant le canal de Manchester près de Runcorn, d'avoir pris la grosse tête – tout petit qu'il fût. « Vois, disait la légende sur le socle, si le courant est fort, il ne s'en émeut pas. » Au début, la sculpture suscita le mépris local, puis régional et finalement

général. Mais, fatalement, quand les étrangers commencèrent à y voir une icône de la nouvelle et prospère Britannia, elle fut récupérée comme un symbole de fierté nationale. Sherman avait accepté la consécration du gouvernement.

En vérité, ce n'était pas l'homme public qui me faisait peur, mais l'homme privé. Malgré tout ce qu'on a pu dire sur les marques indélébiles des souvenirs d'enfance, les miens, dans l'ensemble, étaient vagues et anodins. Je me revoyais assis dans l'antique landau Silver Cross avec une taie d'oreiller pleine de linge sale que ma mère poussait dans Deansway vers la laverie d'East Finchley. Parfois je repensais à un tee-shirt publicitaire Esso que j'avais passionnément aimé – ah, cette rondelle bleue, cible de tout futur – et porté jusqu'à sa désintégration. Puis vint l'anniversaire de mes trois ans.

Ce matin-là, après le petit-déjeuner, mon frère jaloux me dit qu'il allait s'enfuir de la maison. Je lui répondis que je l'accompagnerais et emballai soigneusement mes petites autos dans un vieux sac à main de ma mère mais, au moment de partir, il m'annonça que ça ne l'intéressait plus. Alors, je partis tout seul. Je vois encore le visage terrifié du chauffeur routier quand j'ai traversé le Circulaire Nord devant son camion, et aussi la voiture de police arrivant devant l'arrêt de bus où j'attendais avec une nonchalance d'homme mûr. Et, sautant de cette voiture, le visage crispé et ridé comme de la croûte de sel, ma mère. Elle n'avait que quarante-quatre ans lors de ma fugue, mais j'imagine que l'empreinte était déjà sur elle : des mousses vertes de tombe, moisissant sur les bords.

L'arrêt de bus était juste à côté de la synagogue, au bout de Norrice Lea.

Environ trois ou quatre ans après l'installation de *Béhémoth*, mon frère – sachant mon amour pour tout ce qui était disproportionné – m'offrit un modèle réduit à l'échelle 1:200 de la sculpture de

Réalisation : Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq  
Achévé d'imprimer sur xxx  
par l'Imprimerie xxx  
Dépôt légal : octobre 2012 N° 816 (xxx)  
Imprimé en France

